

brèves

Noces de jasmin ★★
HELLA FEKI

Janvier 2011, la Tunisie est en effervescence après qu'un marchand de fruits et légumes s'est immolé par le feu. Il est mort, et



Hella Feki. © JC LATTÈS.

quelques personnages pris dans les soubresauts de la révolution de jasmin se croisent, parfois pour le meilleur, souvent pour le pire. La cellule où croupit Mehdi, qu'Essia aime, fournit les mots de sa mémoire de pierres : sous les coups et la torture, elle a vu souffrir les hommes. Dix jours de colère et d'espoir. P.My
Lattès, « La Grenade », 216 p., 18 €, ebook 12,99 €

Sabotage ★★

ARTURO PÉREZ-REVERTE
Falcò, agent franquiste, est envoyé à Paris en 1937 avec deux objectifs : détruire la toile que Picasso prépare pour l'Exposition universelle – *Guernica* – et ruiner la réputation d'un écrivain aviateur combattant, partisan de la République. On croit reconnaître Malraux sous le nom de Léo Bayard. Et, autour de lui, bien d'autres acteurs d'une époque troublée que Falcò contribue à noircir encore un peu. P.My
Traduit de l'espagnol par Gabriel laculli, 400 p., 21 €, ebook 14,99 €

Les funambules ★★

MOHAMMED AÏSSAOUI
Par le truchement de son narrateur, qui recueille et raconte des vies anonymes, le romancier place la barre très haut, du côté de Svetlana Alexievitch et de Patrick Declerck (pour *Les naufragés*). Il n'est pas facile de se hisser à leur niveau, même si la tentative est louable. Puisant dans des expériences multiples, le personnage principal cherche, dans chaque rencontre, la fêlure de l'autre. Jusqu'à ce que surgisse la sienne, qu'il fuyait. P.My
Gallimard, 218 p., 18 €, ebook 12,99 €

Sœurs d'Ys ★★

M.T. ANDERSON,
JO RIOUX
Ys, la ville de « l'autre monde », celui du peuple celte, englutie au large de la Bretagne, ne cesse de fasciner depuis le XV^e siècle. Jo Rioux dessine la fureur de ses flots et la décadence de ses banquetts immergés. Ses pinces réenchantent la légende de ses princesses indomptables, Dahut et Rozenn. La féerie graphique repousse les digues de l'imaginaire. Entre menhirs, chant des vagues glacées et clochers de cathédrales, l'épopée poétique des *Sœurs d'Ys* est un festin d'images ensorcelantes. La plus belle des cités érigées par les hommes disparaîtra au bout du conte, en nous laissant dans la gorge un goût de vin chaud au miel et aux épices. Da.Cv
Rue de Sèvres, 220 p., 20 €

C'EST DU BELGE



L'écharpe rose
★★★
PATRICIA HESPEL
Weyrich / La Traversée
98 p., 9,50 €



A propos de Pre
★★★
DANIEL CHARNEUX
M.E.O.
152 p., 15 €



Quelques pas de côté
★★★
DOMINIQUE LOREAU
Esperluète
54 p., 14,50 €

La solidarité, la course, les crabes, et on s'accomplit

Trois livres pour mieux vivre et réfléchir : Patricia Hespel et les migrants, Daniel Charneux et l'athlète mythique, Dominique Loreau et l'invasion de crustacés chinois.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Trois courts romans. Ou même deux longues nouvelles, celles des deux auteures, et un roman, celui du seul auteur de la trilogie. Qui parlent de choses bien différentes, certes : la détresse des réfugiés clandestins chez nous, le plaisir de la course à pied et l'invasion de crabes chinois. Et qui l'écrivent de façon aussi très divergente : une nouvelle très empathique pour Patricia Hespel et son *Echarpe rose*, un récit sous forme de journal pour Daniel Charneux et *A propos de Pre*, une fable poétique et illustrée pour Dominique Loreau et *Quelques pas de côté*. Mais qui, tous trois, réfléchissent en même temps à ce qu'est la vie d'un être humain, où gît son accomplissement, comment lui donner de nouvelles perspectives.

La vie d'Adèle, selon Patricia Hespel, est celle d'une secrétaire d'avocat. Sténo, dactylo, machine à écrire. Le vide. D'autant que sa fille Clairette est morte et qu'elle ne s'est jamais remise de ce décès. Elle est seule. Elle est morte. Ou quasi. Sans envie, sans désir. Elle avance parce qu'il faut bien. Mais un jour, Ossama, un réfugié clandestin, croise son chemin, qui passe à travers le parc Constantin (on aura compris l'allusion au parc Maximilien) lors d'une rafle de



Patricia Hespel. © D.R.

police. Il est traqué, il a froid, il a faim. Elle lui offre son écharpe rose. Est-ce assez ? Elle hésite, mais elle l'emène quand même chez elle. Pour une nuit seulement, avertit-elle.

Les trois auteurs réfléchissent à ce qu'est la vie d'un être humain, où gît son accomplissement, comment lui donner de nouvelles perspectives

Cela durera plus longtemps, on s'en doute. Parce qu'Ossama est malade, qu'elle appelle l'étudiant en médecine qui vit sur le même palier, puis son médecin. Et qu'elle se retrouve avec lui et l'étudiant dans la maison de campagne de son patron. A le soigner, lui, le réfugié. Et à se soigner elle, la solitaire, la moribonde. Vous vous en doutez, une nouvelle fois : elle aussi ira mieux, trouvera un sens à sa vie et un nouveau désir de vivre et d'aimer.

Naturellement, ça frôle le « feel good ». Mais ça n'y tombe jamais. Parce que la solidarité avec les migrants n'est pas un thème porteur de cette littérature. Parce que la nouvelle est aussi un cri à l'encontre des pratiques de notre



Daniel Charneux. © D.R.

pays. Et parce que Patricia Hespel écrit cette histoire avec tact, sans jamais tomber dans le larmoyant ou le mélo.

Sous cet étrange titre, *A propos de Pre*, Daniel Charneux nous emmène en Oregon, aux États-Unis, et dans le milieu de la course. Pete Miller est le narrateur. Il a été l'ami de Steve Prefontaine, dit Pre, cette légende authentique du demi-fond américain, qui a vécu vite, très vite, a battu des tas de records, en voulait toujours davantage, se donnait complètement, jusqu'à la souffrance, et est mort bêtement, dans un accident de voiture, à 26 ans. Miller est lui-même un coureur et c'est à l'occasion d'une course relais par équipes qu'il se souvient de Pre.

Daniel Charneux est lui-même joggeur et ancien marathonien. Il connaît bien le monde de la course, ses difficultés et ses joies, cette réalisation de soi qu'elle implique, le courage qu'il faut et la fierté qu'elle offre. Il écrit ici le journal de Pete Miller, rédigé un an après la fameuse course du Hood to Coast Relay, où il s'est inscrit à 69 ans, avec des amis aussi vétérans que lui. Le récit bascule sans cesse de la course elle-même aux souvenirs de Steve, alias Pre, via sa vie à lui, Pete, son mariage avec Elsie, le cancer et la mort d'Elsie, et avec l'histoire des États-Unis depuis 50 ans en toile de fond.

Un récit très bien agencé, très stylé,



Dominique Loreau. © D.R.

qui fait découvrir un monde inconnu aux non-sportifs. Ces fous qui courent sur de si longues distances ne sont pas aussi dingues qu'on peut le croire : ils s'accomplissent en courant. Et comme le disait Pre, et c'est véridique : « La course est une œuvre d'art. »

Les crabes chinois à mitaines (*Eriocheir sinensis*) de Dominique Loreau courent également, sur le côté et sur leurs huit pattes. Ils sont des centaines, des milliers, à voir la Flandre à travers leurs yeux à facettes. Ils y ont été emmenés sous forme de larves par un cargo chinois et voilà qu'ils grandissent et prolifèrent dans nos cours d'eau, sortent du lit des rivières, envahissent les rues, les places, les maisons, les appartements pour toujours retourner à l'eau et à la mer où ils pondront des millions d'œufs.

Ces crabes prennent vie sous les superbes gravures noires de Charley Case. Ils prennent valeur de métaphore pour les lecteurs, ces bêtes qu'on n'attendait pas, ces immigrants clandestins. Avec beaucoup de poésie et une écriture imagée et serrée, Dominique Loreau nous fait redécouvrir, comme ces crabes, le monde étonnant qui est le nôtre avec son mode de vie étrange, son besoin de consommer, sa peur de ce qui lui est étranger... Et nous invite à le regarder, et à nous regarder, avec les yeux des crabes, comme un kaléidoscope. Ça nous ferait peut-être réfléchir...



Un crime sans importance
★★★
IRÈNE FRAIN
Seuil
256 p., 18 €
ebook 12,99 €

ROMAN

Comment Irène Frain a perdu deux fois sa sœur

Il y a eu « Un crime sans importance », le titre qu'elle donne à son récit. Mais aussi des silences trop longs et trop lourds.

PIERRE MAURY

Irène Frain, auteure protéiforme, est surtout connue pour des romans pleins d'aventures, souvent inspirés de parcours biographiques qu'un ancrage breton, avec une origine commune à de nombreux grands voyageurs, l'autorise à aller chercher un peu partout sur la planète – avec une prédilection pour l'Orient.

On sait peut-être moins que, côté littérature, elle place très haut l'œuvre de Julien Gracq et que, côté société, la cause des femmes lui est chère. Son nouveau livre penche de ces deux côtés : une écriture d'une élégance très tenue et un personnage féminin dont la mort a été laissée dans l'ombre. *Un crime*



Irène Frain. © ANTOINE LEGRAND.

sans importance est un récit, affiché comme tel, où une mort tragique pose avec urgence des questions auxquelles toutes les réponses ne sont pas données. En visitant les creux des silences, elle fait entendre une voix qui porte loin.

C'est un fait divers comme on en rencontre trop souvent, qui met en scène un agresseur inconnu et sa victime de 79 ans, et qui remue d'autant plus les proches que l'affaire n'est pas résolue. Irène Frain pose les données : « Les faits. Le peu qu'on en a su pendant des mois. Ce qu'on a cru savoir. Les rumeurs, les récits. » Description des

lieux, lumière limpide, hésitations déjà sur quelques détails qui n'en sont peut-être pas. Car la narratrice embarquée bien malgré elle dans une enquête pour laquelle elle n'est pas formée commence celle-ci après les semaines du coma dont la victime n'est pas sortie, après l'enterrement auquel assistait, avec son compagnon, une femme en manteau bleu noir. Elle a échangé quelques mots avec les enfants de la défunte.

« Comment l'auteur de ces lignes est-il au fait de cette information ? C'est très simple. Je suis la femme en manteau bleu noir. Et la victime de l'impasse, c'est ma sœur. »

La faute, peut-être, à la distance

Outre qu'elle était son aînée et sa marraine, Denise a joué un rôle essentiel dans la vie d'Irène. Qui a pourtant été, de tous les membres de la famille, la dernière informée, par un simple faire-part à la veille des obsèques – alors que l'agression s'était produite, sans qu'elle n'en sache rien, sept semaines auparavant. La faute, peut-être, à la distance qui s'était installée entre les deux sœurs qui ne s'étaient pas vues depuis des années. La faute, peut-être, à la maladie de Denise, et on peut remonter ainsi, de

causes en effets, le temps des effets pervers qui ont conduit à cet éloignement. Il dure après les obsèques puisque, au contraire de ce qu'ils avaient annoncé, les enfants de Denise ne donnent plus signe de vie.

Les histoires de famille sont ainsi pleines de secrets douteux dont on ne sait pas toujours très bien comment ils se sont trouvés enfermés dans les mémoires avec interdiction d'en sortir. Irène prend des notes, remplit des carnets, le présent appelle le passé, les nœuds ne se défont pas et même se resserrent : « J'ai voulu tenir la chronique du silence. Mais au fil des mois, un autre propos, beaucoup plus conscient, a pris le pas sur le premier. Il a commencé à se dessiner le jour où j'ai découvert que la police et la justice m'opposaient le même mutisme que ma famille. L'accablement, à ce moment-là, a fait place à la colère. »

Cette colère sous-tend le texte, comme l'effroi de la disparition inexplicable. Il reste des trous dans l'histoire, que « la petite ravaudeuse du passé », comme elle se décrit dans un poème final, tente de combler. Avec le talent nécessaire pour dire les sentiments contradictoires qui l'animent.